

Les sociétés anglaise, espagnole et française au xvii^e siècle

Guillaume-Alonso – 979-10-231-2181-0



PUPS

LES SOCIÉTÉS ANGLAISE, ESPAGNOLE
ET FRANÇAISE AU XVII^e SIÈCLE

**BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES HISTORIENS MODERNISTES
DES UNIVERSITÉS FRANÇAISES (AHMUF)**

Les sociétés anglaise, espagnole
et française au XVII^e siècle



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007
© Sorbonne Université Presses, 2022
ISBN papier : 978-2-84050-490-1
PDF complet – 979-10-231-2175-9

TIRÉS À PART EN PDF :

Préface – 979-10-231-2176-6
Brumont – 979-10-231-2177-3
Jettot – 979-10-231-2178-0
Coste – 979-10-231-2179-7
Bennassar – 979-10-231-2180-3
Guillaume-Alonso – 979-10-231-2181-0
Mazouer – 979-10-231-2182-7
Gutton – 979-10-231-2183-4

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren
Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3dzs

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

Tél. (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

L'ESPAGNE DE PHILIPPE IV : SIÈCLE D'OR DES LETTRES ET DES ARTS DANS UNE SOCIÉTÉ EN CRISE

Araceli Guillaume-Alonso
Université Paris-Sorbonne (Paris IV)

Quand on évoque le xvii^e siècle espagnol, des termes tels que ceux de « crise » ou de « décadence » se révèlent incontournables. Cependant, ces expressions connotées très négativement côtoient, inévitablement aussi, celle de « Siècle d'Or », appellation qui fut très contestée il y a quelques années, mais qui semble revenir dans les usages ces derniers temps¹. Or, traditionnellement, « Siècle d'Or » cherchait à qualifier autrefois, au-delà d'une production littéraire et artistique de premier ordre, un temps privilégié où tout semblait sourire à l'Espagne. Certes, cette image d'Épinal ne sortait pas indemne d'une analyse en profondeur, mais elle cherchait à rendre compte d'un moment de l'Histoire de l'Espagne marqué par la réussite, les retombées de la découverte de l'Amérique, les succès militaires et politiques, la créativité dans tous les domaines. Cette appellation, aux limites chronologiques incertaines, englobait le xvi^e siècle presque en entier et une partie du xvii^e, variable selon les auteurs, raison pour laquelle certains ont préféré parler des « Siècles d'Or »².

Aujourd'hui, on tend à faire du xvi^e siècle un Siècle d'Or politique, militaire et économique et du xvii^e le siècle d'or des arts et des lettres. Cependant, ce partage ne rend pas davantage compte d'une réalité qui est beaucoup plus complexe. Il n'en reste pas moins que le xvii^e siècle espagnol, celui qui retient notre attention ici, est le plus souvent présenté dans une relation dialectique avec le siècle qui le précède et il est difficile de l'aborder sans relever un certain nombre d'éléments,

- 1 Comme le prouvent quelques titres récents, espagnols surtout. Beaucoup d'hispanistes français étaient, dans les années 1970-1980 particulièrement méfiants à l'égard de cette expression équivoque qu'ils rejetaient définitivement pour parler du xvii^e siècle. Pierre Chauvu, pour sa part, lui a toujours préféré l'appellation « Espagne classique ».
- 2 Bartolomé Bennassar, *Un Siècle d'Or espagnol (vers 1525-vers 1648)*, Paris, Robert Laffont, 1982, coll. Marabout Université, 399. Dès l'introduction, l'auteur se pose la question « Qu'est-ce que le Siècle d'Or espagnol ? » et justifie les limites chronologiques qu'il a choisies. D'autres auteurs prendront comme période de référence 1516-1517 (proclamation aux Pays-Bas de Charles comme roi de Castille et d'Aragon, ou son arrivée en Espagne) et 1659 (traité de Pyrénées) ou 1665 (fin du règne de Philippe IV) voire, pour les littéraires, 1681 (mort de Calderon de la Barca).

déjà présents au siècle précédent. Ces divers éléments, tout en structurant l'Espagne du XVI^e siècle, conditionnent dans une large mesure celle du XVII^e. Il convient donc de faire, dans un premier temps, un détour par le siècle de Charles Quint et de Philippe II pour mieux comprendre les enjeux de l'Espagne du XVII^e siècle. Notre attention devra se porter ensuite sur les règnes de Philippe III et de Philippe IV, et plus particulièrement sur ce dernier, car placé au cœur du XVII^e siècle ce règne est en tout point paradoxal. L'Espagne de Philippe IV, qui vit une profonde crise politique, sociale et économique, connaît également une créativité sans pareille dans le domaine des arts et des lettres qu'il conviendra de mesurer et de placer dans son contexte. Finalement, l'échec de la politique de Philippe IV et de son favori, le comte-duc d'Olivares nous amèneront à réfléchir sur la question de la « décadence » et à essayer d'en mesurer la portée.

LES ROYAUMES D'ESPAGNE ET LA MONARCHIE CATHOLIQUE AU XVI^e SIÈCLE

Des Rois catholiques à Charles Quint

Une part essentielle du XVI^e siècle sépare l'arrivée de Charles de Gand sur le territoire espagnol, en tant que Charles I^{er} d'Espagne, en septembre 1517, de la mort de Philippe II à l'Escorial en septembre 1598.

Sous Charles I^{er}, devenu en 1520 empereur du Saint Empire romain germanique et désormais connu comme Charles Quint, l'Espagne garde administrativement et politiquement, l'empreinte profonde de son histoire lointaine et récente, la trace de la longue Reconquête sur les musulmans et de l'unité ou, plutôt, de la juxtaposition des couronnes de Castille et d'Aragon qui s'était faite par le mariage des Rois Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, tous deux issus d'une même lignée, celle des Trastamare. Cette Espagne, qui n'en porte pas vraiment le nom, conserve encore, même dans sa partie castillane, la plus unifiée à tout point de vue, la tradition des appellations des anciens royaumes qu'elle avait intégrés, au fur et à mesure de la Reconquête, jusqu'au dernier conquis aux musulmans en 1492, le royaume de Grenade.

Dans l'Espagne de Charles Quint, la Castille, qui avait été globalement centralisée par les Rois Catholiques compte cependant, surtout à sa périphérie, des territoires, telles la Biscaye et les deux autres provinces basques, le royaume de Navarre, intégré à la Castille en 1512, voire la Galice, lesquels jouissent de privilèges – *fueros* – tout à fait particuliers et nombreux, sans compter les terres placées sous juridiction seigneuriale qui bénéficient souvent d'une large autonomie. Néanmoins, cette Castille impériale faisait figure alors, dans la chrétienté, de royaume bien centralisé, en passe de devenir une monarchie absolue, surtout après la tentative avortée des Comunidades, la mise au pas qui s'en est suivie et la restructuration politique opérée par Charles Quint entre 1522 et 1528.

Bien plus complexe encore était le cas de la couronne d'Aragon, véritable monarchie composée à elle seule, formée par les royaumes d'Aragon, de Valence, l'insulaire de Majorque et par la Catalogne. Outre les différences considérables – sociales, fiscales, administratives, politiques – entre les composants mêmes de la Couronne d'Aragon, celle-ci était marquée par une définition et une pratique de la monarchie, plus archaïque que la castillane, d'essence plus participative, et donc, fort éloignée de la monarchie absolue en construction en Castille. Au ^{xv}^e siècle, la couronne de Castille, beaucoup plus peuplée et plus riche, mais aussi plus centralisée que la couronne d'Aragon, a été la base de la puissance espagnole en Europe³. Sous Charles Quint, la Castille, support financier essentiel de toute sa politique impériale, a fourni le soutien logistique définitif dans ses guerres de religion contre les protestants de la ligue de Smalkalda en Allemagne.

De l'empire composé de Charles Quint à la monarchie composée de Philippe II

Philippe II, à son arrivée sur le trône des royaumes espagnols, en 1556, après l'abdication de son père à Bruxelles, hérite des autres possessions européennes, aux Pays-Bas et en Italie, mais pas de la couronne du Saint Empire romain germanique qui échoit à son oncle Ferdinand, le jeune frère de Charles⁴.

Revenu en Espagne, à la mort de son père, en 1558, Philippe II, à la suite de l'apparition de deux foyers de dissidence religieuse, protestant et pseudo-protestant, à Séville et à Valladolid respectivement, entreprend, avec l'aide de l'Inquisition, une violente répression suivie d'une série de mesures visant à préserver l'unité catholique. D'autres réformes viennent affirmer la vigoureuse prise en main d'un pouvoir monarchique qui, pour le moins en Castille, se veut sans partage. En 1561, Madrid est déclarée capitale de la monarchie tout entière et siège de la cour. Symboliquement et dans les faits, le choix de cette ville placée géographiquement au centre même de la péninsule ibérique, traduit la volonté centralisatrice du monarque. Cependant, Philippe II ne portera pas atteinte, de manière significative, ni en Castille ni en Aragon, aux *fueros* et autres privilèges fondamentaux des territoires qui en jouissent. Seulement à l'occasion

3 Il ne faut pas oublier que l'Amérique, ou Indes Occidentales, découverte par Christophe Colomb en 1492, en cours de colonisation pendant le règne de Charles Quint, appartenait non pas à une « Espagne » qui n'avait pas de réalité juridique, mais à la Castille : c'étaient les Indes de Castille. En outre, seuls les Castellans, tout au moins en théorie, sauf autorisation spéciale, avaient le droit de s'y rendre ou d'y faire du commerce. Les richesses américaines viennent donc s'ajouter aux richesses naturelles de la Castille du ^{xv}^e siècle.

4 Outre les dix-sept provinces qui composaient les Pays-Bas et la Franche-Comté, Philippe II hérite du Milanais, des royaumes de Naples et de Sicile et de la Sardaigne.

d'une révolte aragonaise, à la fin de son règne, il prendra appui sur l'Inquisition, pour y intervenir et mater énergiquement le soulèvement, sans pour autant, une fois le calme revenu, remettre en question l'essentiel du système hérité de ses prédécesseurs⁵.

En 1580, l'annexion du Portugal élargit les possessions de Philippe II et conclut l'unité de la péninsule ibérique, mais ajoute également un élément différentiel supplémentaire à la monarchie catholique⁶. Car, c'est sous cette dénomination, peut-être faute de mieux mais, aussi, à cause du caractère confessionnel incontestable de la monarchie du roi catholique, que sont désignés, par les contemporains, les territoires régis par Philippe II. Au Portugal, en avril 1581, avant d'être reconnu comme roi légitime, Philippe II jure, une fois de plus, de respecter les lois et les coutumes locales.

92

L'ensemble de la société ibérique, ainsi constituée, montre donc une très grande diversité politique, juridique, administrative, démographique, sociale, linguistique, culturelle⁷. L'ensemble ibérique n'a d'autre unité politique réelle que la personne du roi. À la traditionnelle société d'ordres – *estamentos* – vient s'ajouter, dans le cas espagnol, une société géographiquement et historiquement diversifiée à laquelle la monarchie reconnaît le droit à cette diversité. Seule la Castille, hormis les exceptions déjà signalées, apporte au monarque un ensemble en même temps cohérent, riche et bien peuplé qui fait d'elle, plus que jamais sous Philippe II, la base de la monarchie espagnole.

5 Dans les années 80-90 du règne, l'Aragon, qui souffrait de sa situation d'infériorité par rapport à la Castille et qui avait une société très différente de la castillane, donne des signes d'impatience. La nomination d'un vice-roi castillan et non aragonais produit un mécontentement profond parmi les classes dirigeantes sur laquelle vient se greffer « l'affaire Antonio Pérez ». Cet ancien secrétaire du roi, tombé en disgrâce et accusé de trahison réussit à fuir de Castille et trouve refuge en Aragon. Une accusation d'hérésie permettra à Philippe II de le poursuivre hors des frontières castillanes, l'Inquisition étant la seule justice transversale entre les deux couronnes.

6 La mort du roi Sébastien, neveu du roi espagnol, sans héritier, ouvre une crise dynastique au Portugal. Philippe II qui peut prétendre au trône par sa mère l'impératrice Isabelle, fille du roi du Portugal, mais qui n'est pas le seul prétendant, impose ses droits par la force. Le Portugal apporte à la monarchie catholique des vastes et riches territoires en Amérique et, dans une moindre mesure, en Asie ; et une façade atlantique désormais d'une grande importance stratégique et marchande. Philippe II, qui séjourne à Lisbonne de 1581 à 1583, pour asseoir son pouvoir, songe même un temps à déménager sa cour de Madrid à Lisbonne, mais en sera dissuadé en partie à cause de l'éloignement des territoires aragonais que cela aurait impliqué.

7 La démographie castillane en hausse au moins jusqu'au troisième tiers du xvi^e siècle représente, vers 1580, environ 6,5 millions d'habitants, contre, à peu près, un million deux cent mille pour la couronne d'Aragon et moins d'un million d'habitants pour le Portugal. Voir R. Carrasco, C. Dérozier, A. Molinié-Bertrand, *Histoire et civilisation de l'Espagne classique (1492-1808)*, Paris, Nathan, 1991, coll. Nathan Université.

Malgré la diversité structurelle déjà signalée, la société du pays qui avait été appelé « l'Espagne des trois religions » présente, déjà au XVI^e siècle, dès 1526, une unité religieuse certaine, au moins en théorie. Après la forte répression du début du règne de Philippe II, sous le contrôle serré de l'Inquisition, cette unité devient une réalité, à quelques exceptions près. La création de l'Inquisition espagnole, en 1478, sur le modèle de l'Inquisition médiévale précédente, avait eu pour objet de venir à bout des pratiques judaïsantes des juifs de l'importante communauté espagnole, officiellement convertis à la religion catholique⁸. L'expulsion des juifs d'Espagne, en 1492, qui visait l'unité religieuse du pays, garante de l'unité politique, avait contraint ceux qui choisirent de rester à une conversion forcée par les circonstances qui fournit de nombreuses victimes à l'Inquisition jusqu'en 1530 environ.

Par ailleurs, outre les habitants du royaume de Grenade, conquis en 1492, la Couronne d'Aragon comptait une abondante population morisque, irrégulièrement répartie sur son territoire⁹. Cette population ne se laissa pas facilement convertir, ni assimiler, ni acculturer. Officiellement, à partir de 1526, tous les Morisques devaient être baptisés, mais beaucoup ne pratiquaient qu'un christianisme de façade. Peu à peu, cependant, sous la pression et la menace de l'Inquisition, un certain nombre devinrent de vrais chrétiens sans toutefois renoncer à certains traits culturels¹⁰. Une série de mesures très coercitives publiées le 1^{er} janvier 1566 à Grenade, qui venaient à la suite de beaucoup d'autres, mirent le feu aux poudres la nuit de Noël 1568. La révolte, sanglante et cruelle, réprimée avec cruauté, se solda par une défaite des Morisques dont environ 100 000 furent déportés hors de Grenade et dispersés en Castille, dans des conditions inhumaines. La question des Morisques aragonais et valenciens fut alors envisagée sous l'angle d'un projet d'expulsion générale, mais la décision ne fut pas prise sous Philippe II.

8 La première inquisition médiévale avait été créée par Rome, au milieu du XIII^e siècle, pour « couper court à l'extension des hérésies vaudoise et cathare dans le sud de la France » Michèle Escamilla, *Synthèse sur l'Inquisition espagnole et la construction de la monarchie confessionnelle (1478-1561)*, Nantes, Éditions du Temps, 2002, p. 27.

9 Autour de 1568-1575, pour la couronne d'Aragon, on évalue le nombre de Morisques à environ 85 000 dans le royaume de Valence, 48 700 en Aragon même, et 7 000 en Catalogne. Dans la couronne de Castille, en 1568, il y avait environ 150 000 Morisques dans l'ancien royaume de Grenade et 30 000 dans le reste du territoire castillan. Voir Carrasco, Dérozier, Molinié, *Histoire et Civilisation...*, *op. cit.*, p. 131.

10 Pour rappel, l'Inquisition ne peut poursuivre et juger que les chrétiens dissidents, c'est-à-dire ceux qui ont été baptisés. Les convertis – juifs ou morisques d'origine – qui continuent de pratiquer leur religion deviennent apostats et tombent ainsi sous la juridiction de l'Inquisition. Ce sera le cas de tous les Espagnols d'origine juive à partir de 1492 et de tous les Morisques à partir de 1526, même si pour ces derniers, les fortes sommes versées par leur communauté achètent une certaine tolérance sous le règne de Charles Quint.

Outre ses deux communautés non chrétiennes traditionnelles, la société espagnole du XVI^e siècle connaît, à des dates variées, des dissidences qu'elle qualifie le plus souvent de « luthériennes » et que l'Inquisition se charge de déceler et d'anéantir, assurant par la force, mais efficacement, une unité catholique qui épargnera à l'Espagne les guerres de religion. Les foyers protestants et crypto-protestants du début du règne de Philippe II, déjà cités, la violente répression dont ils font l'objet et les mécanismes qui se mettent en place assurent le contrôle des consciences de manière durable¹¹.

Une politique étrangère qui nuit à l'économie et ruine l'Espagne

Philippe II, comme précédemment son père Charles Quint, fut le paladin de la cause catholique en Europe. Sa politique étrangère ne fut pas que religieuse, car des impératifs d'ordre dynastique l'obligèrent parfois à prêter main-forte aux Habsbourg de Vienne, mais elle le fut souvent, par exemple face à la France. L'hégémonie espagnole en Europe, qui est surtout une hégémonie castillane, après Cateau-Cambrésis, en 1559, est directement précédée de la première grande banqueroute de 1557, dans une Espagne triomphante mais épuisée par les guerres menées par l'empereur.

Une question, tout à la fois de caractère politique et religieux, qui naît sous Philippe II et qui aura des conséquences graves, durant toute la première moitié du XVII^e siècle, est la révolte des Pays-Bas espagnols en 1566. Malgré la forte répression de départ et les changements de politique successifs, la guerre des Pays-Bas stagne et « hypothèque », pour reprendre l'expression de Domínguez Ortiz, toute la politique espagnole, son économie et sa fiscalité pendant 80 ans. À partir de 1588, *de facto*, les Provinces Unies du Nord, calvinistes, se déclarent indépendantes, indépendance, cependant, que l'Espagne ne reconnaîtra qu'en 1648, à Münster.

CULTURE ET SOCIÉTÉ, AU XVII^e SIÈCLE

L'Espagne du XVII^e siècle, entre la mort de Philippe II, en 1598, et la guerre de Succession de 1700, est divisée en trois règnes. Les trois monarques qui, au cours de ce siècle, se succèdent, de père en fils, sont : Philippe III (1598-1621),

¹¹ Parmi les mesures imposées par la loi : Index des livres interdits, interdiction d'imprimer des Bibles autres que la Vulgata officielle et contrôle de celle-ci, interdiction de faire des études dans des universités étrangères en dehors de Rome ou de Bologne en Italie, application des textes du Concile de Trente qui deviennent textes de loi, etc. aboutissent à faire de la monarchie de Philippe II une monarchie confessionnelle. Voir M. Escamilla, *Synthèse sur...*, déjà cité, chapitre 1 « Monarchie confessionnelle et confessionnalisation de la monarchie ».

Philippe IV (1621-1665) et Charles II (1665-1700). Tous trois appartiennent à la lignée des Habsbourg d'Espagne, dynastie qui se tarit à la mort sans héritier de Charles II. Ces trois monarques sont traditionnellement désignés comme les Habsbourg « mineurs » (*Austria menores*) par opposition à leurs prédécesseurs « majeurs » du XVI^e siècle : Charles I^{er} (ou Charles Quint) et Philippe II, que nous venons de voir. Ce qualificatif de « mineur » introduit d'emblée un jugement de valeur qui place en situation d'infériorité, par rapport au temps qui a précédé, les trois règnes, les trois monarques et le siècle dans lequel ils s'inscrivent. De la sorte, le XVI^e siècle fait figure, une fois de plus de temps d'or, par rapport au XVII^e placé sous le signe du déclin¹².

L'Espagne de Philippe III

Le règne de Philippe III est, sous certains rapports, un règne de transition, au cours duquel un certain nombre de problèmes non résolus sont gelés, en particulier ceux relatifs à la politique étrangère. C'est le cas de la question des Pays-Bas qui est temporairement évacuée sous la forme d'une trêve de douze ans, conclue en 1609, et qui va aller jusqu'à son terme en 1621. Par ailleurs, la paix de Vervins signée avec la France peu avant la mort de Philippe II et celle signée, peu après, avec l'Angleterre donnent le ton à un règne placé sous le signe du pacifisme. Un corps diplomatique particulièrement brillant va permettre à l'Espagne de préserver sa réputation dans un monde dans lequel le pacifisme n'était pas nécessairement prestigieux.

La presque absence de guerres, sous Philippe III, jusqu'en 1618 où commence celle qui deviendra la Guerre de Trente Ans, ajoutée à des arrivages importants de métaux et autres denrées précieuses en provenance de l'Amérique, auraient dû permettre à l'Espagne de se refaire financièrement. Il n'en est rien, car le goût immodéré de la fête, du luxe, les dépenses somptuaires en tout genre, le népotisme et la corruption les plus effrénés vont faire gaspiller des sommes colossales et placer ce règne, son monarque et le ministre tout-puissant qu'il s'était choisi sous le signe d'un échec politique cuisant et d'un gâchis sans égal.

Il est vrai que son père, Philippe II, avait malmené les finances de la Castille pour soutenir sa politique militaire en Europe et que la situation interne était déjà bien dégradée dans la deuxième partie de son règne, à partir de 1575 environ. La hausse des prix due à la demande américaine et à l'arrivée des métaux, unie, plus tard, à la baisse de la production agricole et à d'autres facteurs dont l'inflation,

12 Cette approche traditionnelle de l'Histoire de l'Espagne, juste dans une large mesure, fait l'objet ces dernières années de révisions et de nouvelles études qui poussent désormais à nuancer, en fonction du moment, du domaine ou de l'aire géographique observés, les jugements manichéens et tranchés du passé.

avait appauvri les campagnes et provoqué, aux alentours de 1580, un fort exode rural. À la charnière entre les deux siècles, une épidémie de peste, plus virulente que celles qui se produisaient régulièrement, était venue faire descendre encore les chiffres d'une démographie dont le déclin s'était amorcé une vingtaine d'années plus tôt. Ces chiffres devront encore être corrigés à la baisse après l'expulsion des Morisques. En effet, l'expulsion de tous les Morisques d'Espagne fut, finalement, décrétée, région par région, à partir de 1609. Environ 300 000 personnes furent contraintes de partir. La brutale disparition de la minorité morisque rendit la population des territoires concernés plus homogène mais, dans la couronne d'Aragon, en Aragon à proprement parler et à Valence, cette main-d'œuvre bon marché, nombreuse et efficace dans les terres les plus arides, ne put jamais être remplacée.

Du temps de Philippe III, dans les villes, gueux et mendiants fournissent des modèles que la littérature picaresque sait mettre à profit avec bonheur, tout comme la peinture sévillane du jeune Vélasquez et, plus tard, celle de Murillo ou de Ribera. L'Espagne de Philippe III excelle en littérature, et pas uniquement dans l'écriture de la marginalité. Car, aussi bien les contrastes sociaux et la forte tension interne, que le goût de la fête ou, à l'inverse, la désillusion qui va s'emparer peu à peu du monde intellectuel vont être les moteurs d'une puissante création artistique et littéraire, d'une véritable éclosion de talents. Précédemment, des signes avant-coureurs s'étaient déjà manifestés, dans le *Lazarillo de Tormes* de 1554 ou dans la littérature mystique de sainte Thérèse de Jésus et de saint Jean de la Croix, produite entre 1562 et 1591, pour ne donner que les exemples les plus évidents. Dans les arts plastiques, sous Philippe II, à Tolède, le Gréco avait produit une œuvre remarquable et très personnelle que l'austère monarque, admirateur et mécène du Titien, n'appréciait guère.

Mais sous Philippe III, la littérature et les arts ne sont pas en reste. Cervantes, qui publie le *Don Quichotte* en 1605 et 1615, les *Romans Exemplaires* et *Les Travaux de Persiles et Sigismonde* en 1613, invente le roman moderne, alors que Lope de Vega codifie le théâtre espagnol, le libérant des entraves du théâtre classique, prenant dans son sillage Tirso de Molina, Mira de Amescua et d'autres dramaturges et rendant possible, un peu plus tard, l'avènement de Calderon.

Sous Philippe IV : pour le meilleur et pour le pire

Le règne de Philippe IV est marqué par Olivares¹³, tout comme celui de Louis XIII par Richelieu, le rapprochement entre ces deux ministres ayant

13 Don Gaspar de Guzmán, comte d'Olivares et, plus tard, duc de Sanlúcar la Mayor, sévillan, était le cadet de la branche cadette de la grande famille des Guzmán. Destiné à la carrière ecclésiastique et ayant étudié le droit canon à Salamanque, il hérite du titre de comte après

été souvent fait¹⁴. Olivares, qui reste aux côtés du roi jusqu'en 1643, marque de son sceau toute la politique de la première moitié du règne de Philippe IV. Moins souvent évoquée, son empreinte sur ce que nous appellerions de nos jours la politique culturelle n'en est pas moins profonde. Bon connaisseur des milieux artistiques et littéraires de sa ville de Séville, puis de ceux de la cour madrilène, il est commanditaire ou destinataire d'un nombre très important de créations dans tous les domaines. De sa jeunesse à Séville, il garde des contacts et des références sur les nouveaux talents. C'est ainsi qu'il fait venir à Madrid le très jeune et très prometteur peintre sévillan, Diego de Vélasquez y Silva qui, après un premier voyage en 1622, s'y installera définitivement en 1623, ayant reçu le titre de peintre de la chambre du roi dès son premier portrait du monarque.

Séville et Madrid sont les deux grands centres de production artistique au XVII^e siècle. Certes, ce ne sont pas les seuls dans cette Espagne qui réserve des sommes colossales à l'architecture, aux arts décoratifs, à la sculpture, à la peinture et qui foisonne de talents. Tolède, Valence, Saragosse, Grenade, Salamanque et tant d'autres villes et gros bourgs passent commande à des artistes de toutes les disciplines, particulièrement dans le domaine religieux. Mais c'est dans les deux grandes métropoles, Séville et Madrid, que se trouve le plus grand nombre de commanditaires. À Séville, la cathédrale et les très nombreux couvents et monastères rivalisent pour faire travailler sculpteurs, peintres, doreurs, orfèvres. Quant à Madrid, qui a le double statut de ville et de cour – *Villa y Corte* – outre la production religieuse toujours importante, les milieux de la cour sont aussi de grands consommateurs d'art profane et des mécènes des hommes de lettres. À Madrid, également, la municipalité est souvent contrainte d'engager des sommes considérables pour tenir son rang face à la cour et aux autres villes et pour, à la demande de son très exigeant ministre, satisfaire le monarque, friand de toutes sortes de spectacles¹⁵.

le décès de ses deux frères. En 1615, à 28 ans, il entre au service du jeune prince, futur Philippe IV, âgé de seulement 10 ans, lors du mariage de celui-ci avec la jeune princesse Elisabeth de Bourbon. J. H. Elliott, *The Count-Duke of Olivares: the stateman in an age of decline*, New Haven-Londres, Yale university press, 1986 (il y a plusieurs éditions de la traduction espagnole).

14 John H. Elliott, *Richelieu et Olivares*, traduit de l'anglais par F. Hearn-Faure, préface de Pierre Chaunu, Paris, PUF, 1991, coll. Histoires. Voir également en français, Auguste Leman, *Richelieu et Olivares : leurs négociations secrètes de 1636 à 1642 pour le rétablissement de la paix*, Lille, Facultés catholiques, 1938, coll. Mémoires et travaux publiés par des professeurs des Fac. Catholiques de Lille, 49.

15 Le déplacement du siège de la cour, de Madrid à Valladolid, par Lerma, le favori de Philippe III, entre 1601 et 1606, avait été un fâcheux précédent.

Car, en Espagne, la création commence dans la rue. À Madrid, le roi, la reine, les infantes, le prince¹⁶, l'ensemble de la famille royale aiment se promener en voiture et se donner à voir au peuple, aux oligarchies, aux Ambassadeurs à l'occasion de fêtes religieuses ou profanes, de défilés, courses de taureaux, processions, autodafés, etc. L'ermitage de Notre Dame d'Atocha où la famille royale se rend souvent pour des dévotions diverses, et qui se trouve, à l'orée de Madrid, du côté opposé du vieil Alcazar – le palais royal – permet une traversée en diagonale de la ville, que le carrosse royal fait souvent et qui, même rideaux baissés, témoigne d'une présence réelle du monarque. La Grande Place – Plaza Mayor –, construite à la fin du règne de Philippe III sous la surveillance étroite de son fils, est le cadre de toutes les festivités et là, à leur balcon, les membres de la famille royale, tout comme les grands dignitaires espagnols et étrangers aux leurs, font partie du spectacle que le petit peuple s'empresse d'aller contempler. Et à l'imitation de la cour, dans les provinces, nobles seigneurs, corregidores représentants du roi, et autres autorités civiles et ecclésiastiques, assistent aux spectacles de plein air, tels les spectacles taumachiques, ce qui leur fournit l'occasion de se montrer dans toute leur puissance.

Dans le domaine de la fête, dans l'Espagne du XVII^e siècle, le religieux et le profane sont souvent étroitement mêlés. Un des temps forts de l'année, la Fête-Dieu – *Corpus Christi* – nous en fournit un exemple révélateur. La procession qui parcourt les rues des villes et villages espagnols, le matin, présente l'eucharistie à l'adoration des fidèles, en mêlant au cortège religieux des éléments profanes, voire burlesques, qui relèvent de traditions populaires très anciennes. Cette procession, comme celles de la Semaine Sainte et d'autres qui sillonnent les rues dans toute l'Espagne, à date fixe ou de manière exceptionnelle, avec leur cortège d'images sacrées et de membres des corps constitués, unissent, sur leur passage, le peuple – madrilène, sévillan, tolédan, cordouan... – et les élites autour d'une même représentation du religieux et du politique¹⁷. L'autre manifestation importante de la Fête-Dieu sont les *autosacramentales*, ces pièces allégoriques de théâtre religieux qui exaltent le mystère de la transsubstantiation

16 Pour rappel, contrairement à l'usage que l'on en fait fréquemment en français, seul l'héritier ou l'héritière portent le titre de prince ou de princesse en Espagne. Ce titre, en réalité prince des Asturies (ou princesse en l'absence de loi salique), fut créé à la fin du XIV^e siècle sur le modèle de celui du prince de Galles et est l'équivalent du Dauphin français. Infants et infantes de Castille sont tous les enfants du roi, autres que l'héritier direct.

17 Ici, nous n'avons plus besoin de séparer couronne de Castille-couronne d'Aragon, car, malgré des différences régionales importantes, il y a une sorte d'unité espagnole des usages festifs. Les occasions exceptionnelles sont fournies par les circonstances, par exemple la sécheresse et les dévotions et processions en l'honneur des saints patrons ou des Vierge miraculeuses qui sont un appel au secours.

et de l'eucharistie et qui se jouent pour l'occasion. Ces pièces, écrites pour la circonstance, par les plus grands dramaturges, dont Calderon, sont représentées en plein air, sur plusieurs jours, et dans des espaces variés. À Madrid, sous Philippe IV, le jeudi de la fête, dans l'après-midi, la pièce créée pour l'occasion est jouée pour le roi et sa famille, devant le couvent de l'Incarnation¹⁸. La même pièce sera représentée, le lendemain, vendredi, à trois endroits différents de la ville, pour le public en général et le jeudi d'après, devant le palais municipal pour les dignitaires de municipalité madrilène. Par la représentation d'un même *autosacramental*, un lien idéologique fort est tissé entre le roi et son peuple, d'une part, entre les différents groupes sociaux, d'autre part.

Ces défilés et cortèges de l'Espagne du XVII^e siècle sont l'occasion de décors éphémères qui, dans le domaine religieux, rivalisent avec les arcs de triomphe et autres chars allégoriques qui, un siècle plus tôt, accompagnaient les entrées royales et les célébrations en tout genre, particulièrement sous Charles Quint. Cependant, c'est dans le domaine de l'orfèvrerie des ostensoirs pour la Fête-Dieu, et encore davantage, dans celui de la sculpture religieuse sur bois polychrome, et des retables des églises que les grands artistes espagnols du baroque ont laissé un héritage impressionnant. Les Christ et les Vierge douloureuses des Semaines Saintes castillanes, andalouses, de Murcie ou d'ailleurs, qui défilent à Séville, à Valladolid, Grenade, Zamora sortent d'ateliers de sculpture prestigieux comme ceux de Martínez Montañés, Gregorio Fernández, Juan de Mesa, Alonso Cano, Pedro Mena ou, un peu plus tard Luis Roldán.

Parmi les fêtes religieuses il y en avait une qui ne pouvait pas dissimuler le caractère profane et agraire de ses origines lointaines : la Saint-Jean. Cette fête du solstice d'été, mettait tous les Madrilènes dehors, dans les rues et les jardins, pendant toute la nuit. Fête de la musique avant l'heure, la Saint-Jean était l'occasion pour les musiciens de se produire à tous les coins des rues. En l'an 1631, à Madrid, la nuit de la Saint-Jean, Lope de Vega, le grand dramaturge, fit jouer pour la première fois sa nouvelle pièce, justement intitulée *La Nuit de la Saint-Jean*, commandée pour l'occasion par Olivares. La pièce fut représentée, devant le roi, la reine et quelques membres choisis de la cour, en pleine nuit, dans le jardin de la demeure d'un noble. Les coordonnées temps-espace de la pièce épousaient parfaitement celles de la représentation. Aussi, les personnages de la pièce, nobles madrilènes, se travestissaient en paysans de luxe et vivaient mille péripéties dans les rues de la ville, alors que le roi et la reine, spectateurs, également habillés en laboureurs de luxe, assistaient à la représentation, accompagnés par Olivares et son épouse, avant de partir discrètement en

¹⁸ Rien n'est laissé au hasard, comme le prouve le nom du couvent choisi.

carrosse, précédés par Olivares à cheval, pour aller se mêler au petit peuple de Madrid jusqu'à l'aube.

Autour de 1630, se situe un des moments les plus créatifs de l'histoire culturelle de l'Espagne. Si nous nous en tenons à quelques figures de proue de la littérature, en cette année 1630, Quevedo avec ses 50 ans et Lope avec ses 68, sont encore en pleine production, alors que Calderon, leur cadet, s'impose comme dramaturge à la cour. La création littéraire s'inscrit d'ailleurs dans plusieurs registres. Libelles, pamphlets et littérature politique en général côtoient des œuvres de commande diverses, en prose et en vers, alors que la *comedia*, le genre théâtral espagnol par excellence, domine l'ensemble. En peinture, Zurbarán triomphe à Séville, Ribera à Valence et Vélasquez, qui a déjà connu un immense succès à la cour, finit sa formation en Italie et s'apprête à rentrer. Entre 1625 et 1635, c'est-à-dire entre l'*annus mirabilis* de quelques belles victoires à l'extérieur – Bahía, Breda – et de toutes les réformes de la politique d'Olivares encore possibles à l'intérieur, et le moment de l'entrée en guerre ouverte contre la France, le baroque espagnol atteint sa maturité.

100

C'est précisément autour de 1630 que la situation de l'Espagne est particulièrement paradoxale. Alors que le pays s'enlise dans une situation économique épouvantable, que l'inflation bat son plein et que la recherche d'argent pour faire face aux engagements devient un véritable casse-tête pour Olivares, celui-ci entreprend la construction d'une nouvelle résidence royale. L'emplacement choisi est à l'orée de Madrid, à l'est, mitoyen du monastère des hiéronymites où les rois d'Espagne avaient l'habitude de se retirer pendant la durée officielle d'un deuil. C'est avec l'aide financière des Madrilènes qui se voient soumis à un impôt supplémentaire sur certaines denrées essentielles et des dons, plus ou moins forcés, de particuliers, que le nouvel espace royal voit le jour, entre 1632 et 1634. Cette construction assez improvisée, conçue de manière quelque peu désordonnée, sera décorée avec un nombre invraisemblable d'œuvres d'art commandées en Espagne, en Italie et aux Pays-Bas ou achetées partout en Europe. Le programme iconographique du grand salon, appelé « des Royaumes », car son plafond est orné par les armes de tous les royaumes qui composent l'Espagne, comprend vingt-cinq peintures de grand format et un nombre considérable d'objets de valeur. Vélasquez est l'auteur des tableaux dynastiques, portraits équestres du roi, de la reine et de l'héritier Baltasar Carlos, de Philippe III et de son épouse. Parmi les grandes toiles qui rappellent les victoires militaires de la monarchie espagnole de Philippe IV, il peint celle qu'on connaît comme « *Les Lances* » et qui célèbre la reddition de Breda. Les autres scènes sont confiées aux plus grands peintres du moment dont Zurbarán, arrivé de Séville pour l'occasion et qui peint, aussi, une série sur les travaux d'Hercule, héros fondateur de l'Espagne.

Cependant l'opposition à la politique d'Olivares ne fait que grandir et les critiques émanent de tous les groupes sociaux. La plupart des grands d'Espagne, hostiles à Olivares qui monopolise la volonté royale, boycottent les fêtes d'inauguration du nouveau palais, dit du Buen Retiro. Ce palais et les sommes qu'il mobilise produisent un violent contraste avec une situation sociale qui va des difficultés du quotidien à une profonde misère. Les arrivées de métaux des Indes, dont l'argent, attendues avec impatience, s'amenuisent et, parfois, comme ce fut le cas en 1628, tombent entre les mains des corsaires anglais ou hollandais. Les impôts ne cessent d'augmenter, les Cortès de Castille résistent mais finissent par céder et par accorder l'impôt demandé par la Couronne, ce qui ne fait que dégrader les conditions de vie des *pecheros*, c'est-à-dire des roturiers qui sont soumis à l'impôt direct. La guerre couverte d'abord, puis ouverte contre la France, en 1635, celle des Pays-Bas, en Allemagne, la guerre sur tous les fronts que mène l'Espagne d'Olivares exige des sommes colossales. La colère gronde mais les révoltes sont très rares, exception faite de celle, fiscale, qui se produit en Biscaye en 1631. En 1631 et en 1632, le Comte-Duc crée encore des impôts nouveaux. En 1635, il confisque la moitié des revenus des titres d'emprunts d'État détenus par des Espagnols et la totalité de ceux appartenant à des étrangers. En 1637, il s'empare des 487 000 ducats de métaux arrivés d'Amérique, appartenant à des particuliers. La grande noblesse, Béjar, Medina Sidonia, Alba et les autres sont constamment sollicités pour apporter leurs dons et collaborer dans l'effort de guerre. La pression fiscale sur la Castille est insupportable ; en revanche, Lisbonne et Barcelone font la sourde oreille aux demandes de leur roi, sans cesse renouvelées par Olivares.

Le grand paradoxe de la décennie 1630-1640, la plus importante du règne de Philippe IV et celle qui marque le point culminant du ministère d'Olivares, est qu'elle pourrait être qualifiée de « prodigieuse » par la qualité et la quantité de la création espagnole dans tous les domaines artistiques, au moment même où l'Espagne plonge dans une guerre totale et amorce définitivement son déclin. Alors que la guerre exige des sommes considérables, la construction puis la décoration du Buen Retiro et l'aménagement des jardins magnifiques engloutit des sommes monumentales. Mais comme le dit Jean Vilar « entre 1630 et 1640 le Retiro fut le point de mire de toute une Europe en guerre. De son achèvement ou de son abandon, de ses splendeurs ou de ses misères, de la popularité de l'entreprise ou des révoltes qu'elle eût pu susciter, on suppose, à Madrid, comme à Rome, à Londres, à Amsterdam ou à Paris les chances de survie d'un empire chancelant »¹⁹.

19 Jean Vilar, recension dans *Iberica*, III, Paris, Éditions Hispaniques, 1981, p. 409, de Jonathan Brown et J. H. Elliott, *A palace for a king, (The Buen Retiro and the Court of Philip IV)*, New Haven, Londres, Yale University Press, 1980, ouvrage qui a eu, par la suite, plusieurs éditions en espagnol.

Finalement, en 1640, le Portugal puis la Catalogne se soulèvent contre Philippe IV et se dégagent de l'ensemble espagnol. En janvier 1643, le roi congédie Olivares, peu avant la terrible défaite de l'armée espagnole et de ses fameux *tercios* à Rocroi, devant l'armée française de Condé, qui marque, pour la postérité, la fin de plus d'un siècle d'hégémonie espagnole en Europe.

ÉCHEC ET DÉCADENCE. QUELQUES RÉFLEXIONS EN GUISE DE SYNTHÈSE

102

L'échec de l'Espagne de Philippe IV est, avant tout, celui d'une politique. Olivares s'est fait détester par tous les groupes sociaux : le petit peuple qu'il a écrasé d'impôts, les classes moyennes ou aisées : artisans, petits industriels, marchands, banquiers qu'il a ruinés et découragés avec une fiscalité effrénée et des confiscations arbitraires et abusives. Le commerce sévillan n'a pu s'en remettre. Quant à la noblesse elle n'a su tolérer son autoritarisme, sa superbe et ses exigences financières. « Obéissance » a été le maître mot du comte-duc d'Olivares, cette obéissance qu'il attendait de ses pairs et qu'il n'a pu obtenir d'eux. La noblesse a, sans doute, aussi, sa part de responsabilité dans l'échec collectif : par ses goûts somptuaires, par son arrogance, par la démission de ses fonctions premières, par son refus à prendre une part active dans la guerre²⁰. « Il n'y a plus de têtes » dira fréquemment Olivares et, en effet, le comte de Melo, aux commandes des armées du roi d'Espagne, fait piètre figure à Rocroi devant le jeune et, désormais brillant Condé, tout comme devant le souvenir des grands généraux espagnols du temps jadis ou des temps encore récents, tels Spinola ou le Cardinal-Infant, le frère du roi.

La répartition sociale de l'Espagne de la première moitié du XVII^e siècle n'est pas fondamentalement différente de celle du siècle précédent. La société d'ordres est la même, mais le groupe de la noblesse s'est considérablement élargi par la vente de titres, alors que paysans et artisans sont souvent tombés dans la misère et ont grossi les groupes de marginaux en tout genre, sans que pour autant une classe moyenne solide arrive à émerger et, surtout, à durer. Structurellement, l'Espagne du XVI^e siècle prédit le désastre du XVII^e, toujours submergée dans une politique de prestige, dévouée à la cause catholique et dynastique, et peu soucieuse de se donner des moyens de production modernes et de protéger son commerce et son industrie, d'encourager, en somme, une dynamique sociale productive. L'absence de cette modernisation, que l'Espagne

20 Il faut bien reconnaître qu'elle a été écartée de la politique par Olivares et que quand elle s'est engagée dans la guerre, elle n'a guère été récompensée dans ses efforts, comme ce fut le cas pour Fadrique de Tolède, de la grande famille des Alba et de Villafranca, le grand vainqueur de Bahía, tombé en disgrâce et condamné à l'ostracisme jusqu'à sa mort, pour avoir refusé de reprendre du service avec des moyens en hommes et en armes qu'il jugeait très insuffisants.

de Philippe II et celle de Philippe III étaient encore en mesure de mener n'est pas uniquement due à des questions de mentalité, au refus du travail ou à une aspiration collective à adopter le mode de vie de la noblesse oisive, même si tout ceci a bien existé. Dès Charles Quint, l'urgence de la guerre et le besoin constant d'argent rapide poussent à un endettement croissant qui entraîne des intérêts faramineux, le plus souvent payés en or et en argent hors d'Espagne, et qui se traduisent en un gaspillage improductif de la manne américaine. En outre, ce même besoin d'argent et un manque de vision à long terme, poussent à privilégier l'exportation de matières premières – la laine, surtout – et à favoriser son corollaire, l'importation de produits manufacturés. Dans une telle conjoncture, les classes moyennes, quand elles émergent, ont beaucoup de mal à se consolider. Pour ce qui est de la noblesse, dans les cas où elle pratique le commerce, la petite industrie et la distribution, comme souvent les grandes maisons andalouses, et très particulièrement les Medina Sidonia, elle subit les mêmes revers financiers que les autres, les mêmes causes produisant les mêmes effets²¹.

Sous Philippe IV, les rêves d'hégémonie espagnole d'Olivares, la conjoncture de la guerre religieuse européenne dans laquelle l'Espagne se trouve, une fois de plus, impliquée, le problème non résolu des Pays-Bas et d'une Hollande marchande en pleine expansion qui harcèle les comptoirs américains, pour ne citer que cela, laissent peu de manœuvre à une Espagne déjà sur le déclin. Certes, les dépenses somptuaires, au Buen Retiro et ailleurs, ne sont pas faites pour améliorer la situation, surtout quand elles s'ajoutent à toute une série de phénomènes naturels de signe négatif, climatiques ou épidémiques, dont la peste de 1648-1652, la plus meurtrière de toutes celles que l'Espagne avait connues²². Cette épidémie, en plein milieu du siècle, dans la dernière partie du règne de Philippe IV, semble marquer, d'après les études les plus récentes, le point le plus creux de la vague de la démographie espagnole, prise dans sa globalité²³. Une telle épidémie ne pouvait avoir que des effets violents sur une population affaiblie par les déficits alimentaires, voire par la famine.

21 Enrique Martínez Ruiz considère qu'il faut chercher dans les mécanismes commerciaux espagnols et dans leur incapacité à générer des bénéfices, davantage que dans le mépris d'un travail considéré comme avilissant, les raisons de certaines attitudes de la bourgeoisie espagnole de l'époque. Voir, *Atlas Histórico de España*, E. Martínez Ruiz, C. Maqueda coord., Madrid, Istmo, 2000-2003, (2 t.), t. I, p. 236.

22 Particulièrement meurtrière en Andalousie, cette peste semble avoir fait pas loin de 50 000 victimes dans Séville et sa région.

23 Certains auteurs, comme Martínez Ruiz, déjà cité, et d'autres, y placent aussi le moment le plus crucial sur le plan économique qui, autrefois, était habituellement situé sous le règne de Charles II. Mais tout est affaire de régions et de territoires.

Et le roi lui-même dans tout cela ? Quelle est sa part de responsabilité dans le désastre ? Traditionnellement, on reconnaît à Philippe IV, quelques qualités dont son père a été totalement dépourvu, auquel, il est, cependant, irrémédiablement associé, ne serait-ce que par le refus partagé d'exercer personnellement le pouvoir. Cultivé et sans doute intelligent, traducteur de l'italien à ses heures et collectionneur impénitent, jouissant d'un goût très sûr en matière d'art mais d'une personnalité difficile à cerner, Philippe IV n'a certainement pas eu le goût du gouvernement. Son intérêt était ailleurs : dans la chasse, les exercices équestres et les aventures galantes d'abord, dans ses objets, ses tableaux, ses livres et sa correspondance après. Il a essayé de s'intéresser à la politique, d'assister aux conseils restreints qu'Olivares multiplie et, a même émis, après le départ de son favori, le vœu de prendre personnellement la direction des affaires. Il n'en fera pas grand-chose, car, très vite, il délègue le gouvernement au comte d'Haro lequel n'aura jamais, cependant, la marge de manœuvre qu'avaient connue le Comte-Duc et avant lui Lerma.

Le déclin politique de l'Espagne du XVII^e siècle a toujours été associé à la démission politique de Philippe III et de Philippe IV, qui n'ont certes ni l'envergure politique ni la personnalité de leurs prédécesseurs, et à l'incapacité intellectuelle de leur successeur, le très fragile Charles II, dernier représentant de la dynastie. Aujourd'hui, les caractères très différents, mieux étudiés, de ces trois hommes poussent à nuancer les jugements et à refuser un amalgame un peu rapide. Surtout parce que le déclin économique, politique et social du règne de Charles II est mieux mesuré, en tenant compte des différences régionales. C'est la Castille, cœur de la monarchie hispanique, qui sort définitivement vaincue des deux siècles de pouvoir des Habsbourg, alors que la périphérie, moins éprouvée, moins sollicitée ou ayant su résister reprend de la vigueur et montre dans les dernières décennies du siècle des signes de récupération économique et sociale. La démographie qui offre en 1700 un total d'hommes similaire à celui de la fin du XVI^e siècle, est très différemment répartie entre centre et périphérie, à l'avantage de cette dernière.

Du point de vue politique et territorial, la monarchie de Philippe IV perd géographiquement au bénéfice de la France en Flandres et dans la Franche-Comté mais garde encore en 1700 la part la plus considérable de ses territoires européens, en particulier ses possessions italiennes. L'indépendance définitive du Portugal n'est pas très traumatisante pour les Espagnols qui n'ont pas eu le temps, en 60 ans de domination du pays voisin, de ressentir le Portugal comme leur. En revanche, la séparation du Portugal et la reconnaissance des Pays-Bas indépendants, en 1648, libère l'Espagne à double titre : et de la guerre endémique en Flandres du Nord et de la coûteuse surveillance des colonies portugaises d'outremer, proie très prisée des Hollandais. Quant à la Catalogne,

elle revient dans le giron espagnol, en 1652, en gardant toutes ses prérogatives et ses privilèges, après un détour peu convaincant par la France.

L'Espagne de la deuxième moitié du XVII^e siècle, éprouvée, ruinée, connaissant pour la première fois depuis longtemps la guerre sur son sol, perdant son hégémonie en Europe au profit de la France, a encore de beaux restes, comme le prouve le traité des Pyrénées, scellé par le mariage de Louis XIV avec la jeune infante Marie Thérèse, fille de Philippe IV, relativement favorable à une Espagne qui ne devrait plus rien avoir à imposer²⁴. C'est aussi, que cette Espagne du déclin, outre ses territoires européens, garde toutes ses possessions américaines pratiquement intactes et qu'elle les gardera encore durant plus d'un siècle, jusqu'à leur indépendance. Même sous le pauvre Charles II, dont les cours européennes surveillent la santé fragile, dans l'attente d'un décès qui se fera attendre trente-cinq ans, l'Espagne reste perçue comme une puissance qui compte encore, en termes politiques et même militaires, les autres puissances guettant le moment de se partager la belle dépouille.

CONCLUSION

Crise, déclin ou décadence ? Indiscutablement, la crise de la monarchie espagnole du XVII^e siècle provoque le déclin définitif de sa puissance et une décadence par rapport à la position qu'elle a occupée et à la situation qui a été la sienne. Au cœur du XVII^e siècle, le règne de Philippe IV est celui du tournant définitif, irréversible. C'est la première partie de son règne, celle qui est placée sous le signe d'Olivares, qui est décisive. L'échec du Comte-Duc et de sa politique est aussi le résultat d'une incompréhension et le constat d'une impossibilité : celle de transformer les royaumes espagnols en un Royaume d'Espagne à l'image du Royaume de France. Olivares est impuissant face aux particularismes des Espagnes. Son rêve, avoué dès 1626 et sans cesse renouvelé par la suite, de l'Union des Armes, c'est-à-dire de la mise en place d'un effort conjoint, partagé, en vue de la guerre, par les trois couronnes qui composent l'Espagne à ce moment-là – la Castille, l'Aragon et le Portugal – s'avère une utopie. La révolte de la Catalogne, en 1640, d'abord politique, sociale ensuite, en est la preuve. Lerma sous Philippe III et Olivares sous Philippe IV ont des points communs mais plus de différences qu'il n'apparaît de prime abord. Lerma, corrompu, a joué pour lui et pour les siens, sans vergogne et sans avoir de projet politique réel. Olivares, qui a aussi favorisé les siens, qui s'est enrichi

24 Sur l'influence espagnole dans la France de Louis XIII et de Louis XIV, voir Jean-Frédéric Schaub, *La France espagnole : les racines hispaniques de l'absolutisme français*, Paris, éd. Du Seuil, 2003.

personnellement²⁵ et a cumulé également titres et prébendes avait une idée très précise de ce qu'il voulait faire : restaurer la grandeur du siècle précédent, « ressusciter la monarchie de votre majesté » écrit-il à Philippe IV. Mais son projet va plus loin encore, comme il l'a exprimé à son jeune roi, âgé alors de 23 ans, le jour de Noël 1624, dans le long mémoire – *Gran Memorial* – qu'il lui a adressé :

Que Votre Majesté considère que l'affaire la plus importante de sa monarchie est de devenir roi d'Espagne, je veux dire, Sire, que Votre Majesté ne doit pas se contenter d'être roi du Portugal, d'Aragon, de Valence, comte de Barcelone, mais qu'elle doit travailler et réfléchir, à l'aide de conseils mûrs et secrets, pour ramener ces royaumes dont l'Espagne est composée au style et aux lois de la Castille sans admettre de différence²⁶...

106

Ce projet qui visait à centraliser le pouvoir de toute la péninsule ibérique sous l'appellation d'Espagne, à uniformiser socialement, politiquement et administrativement le royaume entier et à faire de l'ensemble une monarchie absolue, était voué à l'échec. La crise du XVII^e siècle est, aussi, une crise identitaire de l'Espagne, le refus d'une identité unique. Olivares a échoué. Depuis, personne n'a réussi.

25 Richelieu s'est considérablement enrichi, aussi. C'était dans l'air du temps.

26 Traduit par nos soins.

TABLE DES MATIÈRES

Jean-Marie Constant	
Préface	7
Francis Brumont	
Les élites paysannes	9
Stéphane Jettot	
Les logiques d'intégration au sein des élites sociales anglaises au XVII ^e siècle.....	33
Laurent Coste	
Les oligarchies municipales en France au XVII ^e siècle.....	55
Bartolomé Bennassar	
Les élites en Espagne au XVII ^e siècle (noblesse, clergé et villes)	77
Araceli Guillaume-Alonso	
L'Espagne de Philippe IV : Siècle d'Or des lettres et des arts dans une société en crise.....	89
Charles Mazouer	
Théâtre et société au XVII ^e siècle en France	107
Jean-Pierre Gutton	
L'assistance en France, en Angleterre et en Espagne au XVII ^e siècle.	121

